

Victor, la mort et nous

Martine Boncourt, PEMF (professeur d'école, maîtresse-formatrice) à l'IUFM d'Alsace
(boncourt.martine@wanadoo.fr)

OMNIPRÉSENCE

C'est peut-être bien lui, Victor, qui a donné le ton. Dès le premier " Quoi de neuf ", en septembre, il a parlé de son père, décédé cinq ans auparavant d'un arrêt du coeur. Et puis il a continué sur sa lancée pendant des mois. À chaque " Quoi de neuf ", il racontait des événements terribles, dramatiques, douloureux à l'âme, douloureux au corps : la mort d'un ami, une chute en vélo, un accident de voiture, un séjour prolongé à l'hôpital...

Alors les autres s'y sont mis aussi. Tout dans le " Quoi de neuf ", de la disposition des tables en cercle au rituel dont la rigueur offre un cadre à l'expression, est pensé pour faciliter l'intercommunication et éviter la relation duelle, mais peut-être se sont-ils imaginés, à voir l'attention toute particulière que je portais aux dires de Victor, et bien qu'il ne se soit pas adressé à moi exclusivement, que les choses intéressantes à raconter devaient être porteuses de drame.

L'histoire d'un humain ou d'un animal domestique ou autre, mort accidentellement ou de vieillesse, entraînait inmanquablement la narration d'une situation similaire au " Quoi de neuf " suivant. L'intérêt grandissant pour la Chose s'empara de l'écriture : pas un seul choix de texte n'y échappa. À chacun d'y exposer les circonstances du décès de son chien, d'un oiseau, du grand-père, de l'oncle, de l'ami, du voisin...

L'écriture à caractère poétique, encouragée par les lectures quotidiennes de textes d'auteurs, en travail collectif et individuel, offrit également une aire d'accueil favorable à l'expression de ce ressenti :

La mort

La mort est triste

La mort est pitoyable

La mort est injuste

La mort est dégoûtante.

Je dis cela parce que la mort me touche

Je dis cela parce que mon père est mort

Victor

TOURNENROND

L'histoire du poisson rouge - cause ou conséquence de l'atmosphère générale - confirma le dire des enfants dans la thématique.

Marine apporta un jour, après en avoir reçu l'approbation du Conseil, un poisson rouge à l'école. Deux enfants en furent nommés responsables : ils le nourrissent et répartissent les tours de prise en charge pendant les congés. Un matin qu'ils étaient en train de changer l'eau du bocal, le poisson que nous avons nommé " Tournenrond " s'échappa dans le lavabo et Cindy n'eut que le temps de le saisir avant qu'il ne plonge dans le siphon ! Vite, on court me chercher en salle des maîtresses - c'est la récréation - et je me précipite pour attraper in extremis l'animal par la queue que j'arrache à moitié avant de l'enfermer dans le bocal. L'animal survit, reprend vigueur, met toute son énergie à se fabriquer un nouveau " gouvernail ", avant de rendre l'âme définitivement un mois plus tard, dévoré par le chat de Steve chez qui il passait ses " vacances ". Devant l'insistance des enfants à lui trouver un successeur, j'accepte, non sans inquiétude, l'achat d'un autre poisson. Marina raconte, pour le journal, ce qu'il advint de Tournenrond II :

" Un jour, Stéphanie et Cindy ont rempli le bocal d'eau. C'était le dernier jour avant les vacances mais nous l'avons oublié à l'école. Quelques jours plus tard, la femme de ménage l'a retrouvé par terre, tout sec, et a dû le jeter à la poubelle. Le bocal était trop rempli. C'est ainsi que nous quitta le poisson Tournenrond II. "

Au Conseil qui suivra l'événement, je m'oppose au rachat de Tournenrond III. Je culpabilise : j'aurais dû être plus vigilante. Certes, un poisson n'est qu'un poisson mais que savons-nous de sa souffrance ? Que savons-nous de l'impact de ces morts à répétition sur le psychisme des enfants dont on connaît bien, par ailleurs la propension à se projeter, voire à s'identifier à tout représentant du règne animal, ne serait-il porteur, dans notre imaginaire, que d'une faible capacité à s'émouvoir ?

La présence de la mort dans les paroles, les textes, les préoccupations des enfants, l'histoire des poissons, mon attitude maladroite, passive par impuissance, tout cela n'a-t-il pas banalisé la chose ? C'est en tout cas l'idée qui me vient lorsque, paniquée, je surprends Pauline en train de grimper sur le radiateur pour accéder à la fenêtre de la classe d'informatique située au second étage du bâtiment, grande ouverte sur un ciel d'été...

Un jour, au " Quoi de neuf ", après qu'il ait raconté pour la énième fois une histoire dont il est la victime malheureuse, je dis à Victor qu'il a le droit de parler aussi des histoires gaies, des histoires plaisantes qui lui ont plu et qu'elles nous intéressent tout autant. Car j'ai le sentiment qu'il est en train de s'enfermer dans un univers mortifère qui lui donne raison d'être, raisons de se dire, et d'entrer peut-être ainsi dans ce que les pys appellent la victimologie...

Pas de réaction. Mais en mars, Victor nous annonce que sa mère vient d'entrer à l'hôpital pour être soignée d'un cancer du poumon...

Un autre jour, Frédérique parle de la séparation de ses parents et dit son désarroi. Elle ajoute : " Je suis si triste parfois que j'aimerais bien mourir. Je me dis que c'est la seule manière d'arrêter ça. Mais je me demande comment on peut faire pour ne pas avoir mal en se tuant. "

Sur le coup, je suis si désarmée devant le propos que je ne sais que dire : " C'est vrai qu'il nous arrive d'être si malheureux qu'on pense que seul le fait de mourir peut nous soulager. Mais on doit toujours avoir en tête la certitude que les choses changent, et que tôt ou tard elles s'arrangent. " Mes paroles sont suivies d'un silence palpable... ça raisonne. Révélation :

" C'est vrai ce que vous dites, maîtresse ? ", dit Victor qui exprime ainsi son empathie avec ce que vient d'exprimer Frédérique.

On imagine à quel point ma réponse, devant toute une classe d'enfants tendus vers elle, ne pouvait être que mûrement réfléchi !

ELLE (LA MORT), DANS L'OBJET, LE TEMPS, LE LIEU..

Et puis avec la persistance du thème et mon inquiétude grandissante devant le phénomène, face à tous ces signaux d'alarme, je demande conseil autour de moi et décide de proposer un débat sur le sujet.

Un ami, professeur de philosophie et spécialiste des débats à l'école, me conseille le livre de Jean-Claude Pettier, Apprendre à philosopher (Lyon, Chronique Sociale, 2004), qui propose une accroche autre que : " Et si on parlait de la mort ? ", sans doute un peu trop brutale.

Il préconise d'aborder le thème par paliers. Dans un premier temps, il s'agit de demander aux enfants de compléter individuellement et par écrit le tableau suivant :

Si la mort était Ce serait Parce que

Une couleur

Une période de la journée

Un objet

Un endroit

Si la plupart des réponses ont été plutôt attendues (la couleur noire, " parce que c'est triste et que c'est une couleur sombre "), certaines d'entre elles cependant n'ont pas manqué d'intérêt. Ainsi, toujours à propos de couleur, Marina dit : " La couleur noire, quand tout est noir on ne voit rien, c'est comme la mort, quand on est mort on ne voit plus rien non plus " ; Abdel : " Rouge est la couleur de la mort parce que c'est aussi celle du sang qui coule. " ; Gautier : " C'est forcément noir parce que ça ne peut pas être une couleur vive, parce que vive ça veut dire vivant ".

Sur la période de la journée, la majorité des enfants évoque le soir ou la nuit, car à ce moment-là, " on dort, on ne bouge pas, c'est comme si on était mort " (Jérémy), " on ferme les yeux, tout est noir " (Leïla). Apolline ajoute encore : " Le soir, parce qu'on ne se parle pas beaucoup." Légère variante pour Yohan, qui corrobore l'association dormir, c'est mourir un peu : " L'après-midi, parce que c'est le moment de la sieste ", cependant que d'autres expriment au travers de l'exercice leurs angoisses existentielles : " L'après-midi, c'est la mort parce que j'ai l'impression que l'après-midi est plus court et je n'ai pas envie de mourir. " (Charly), " Le soir c'est la mort parce qu'à ce moment-là, je pleure dans mon lit. " (Gautier). Provocation ou tentative de dire l'incommunicable chez Abdel ? : " Midi, c'est la mort parce que le moment du repas, ça fait un choc. "

Sur les armes blanches ou à feu, couteau, pistolet, hache, on focalise beaucoup, de même sur la tombe, la faux, la guillotine, la corde (" pour se pendre "), la tête de mort ou décapitée. Moins évidents mais présents : la cigarette, les bijoux (?), un verre " parce que quand on pleure, toutes les larmes tombent dedans " (Kelly).

Enfin, le lieu le plus souvent évoqué est bien naturellement le cimetière. Quant à la forêt, " parce qu'il y a des animaux dangereux ", le Sahara " parce qu'il n'y a personne ", l'enfer, une " gare sombre ", l'hôpital, la prairie, une salle de torture, une grotte, ils ne seront cités qu'une seule fois chacun. Mais ce qui paraît très étonnant dans un premier temps c'est que sept enfants (sur 26 interrogés) parlent de leur lieu familial comme pouvant être associé à la mort : l'Alsace, la maison, l'appartement, la chambre, le lit : " parce que je préfère être dans mon lit " (Coralie)...pour mourir ? ... " parce que c'est un endroit qu'on connaît " ajoute Gautier et " qu'on peut s'y cacher " précise Mathieu. La maison est ainsi ressentie comme un endroit porteur de dualité : à la fois bonne, protectrice, sécurisante, et hostile, dangereuse et étouffante, un peu comme la mère à laquelle l'inconscient collectif l'associe, et qui est même porteuse de cette ambiguïté souvent évoquée par Winnicott.

ELLE, DANS LES MOTS

Dans l'incapacité d'utiliser ce matériau, pourtant riche, autrement qu'en leur livrant le résultat anonyme des écrits, je décide de lancer un vrai débat sur la mort en amorçant la discussion par une introduction proche de celle que propose Jean-Claude Pettier : " Qu'est-ce que cela peut changer pour l'homme d'avoir conscience de la mort ? ".

Mais comme j'ai certaines réticences à lancer la formulation telle quelle, craignant que les termes ne soient pas tout à fait maîtrisés par les enfants, je commence par leur demander ce que signifie " avoir conscience de ".

Heureuses surprises : " Avoir conscience de quelque chose c'est savoir si c'est grave ou pas..., c'est savoir les conséquences..., c'est bien le connaître ". De la même manière que dans l'expression " perdre conscience, on ne sait plus ce que l'on fait ". Mais on rattache aussi volontiers l'expression à la Conscience, celle qui nous dit " comme une petite voix à l'intérieur de nous qu'il faut pas faire ça ou qu'on peut le faire, comme le petit diable qui se dispute avec le petit ange dans les bulles de B. D. ".

Après quoi, toujours en préambule, je leur demande ce qui, à propos de la mort et de la conscience, nous distingue des animaux. Je m'attends, bien entendu, à ce qu'ils disent clairement que, contrairement à eux, nous avons conscience de la mort. À partir de quoi, nous pourrions entamer le débat.

Mais ce qui apparaît d'évidence, c'est que rien de ce à quoi je m'attendais ne vient. Certes entre les animaux et nous, il existe des différences de conscience notoires, sur le chagrin qu'on éprouve à la mort de quelqu'un : " Quand quelqu'un meurt autour de nous, on est plus conscient que les animaux que c'est un proche " ; sur la culpabilité à tuer : " Quand un animal tue quelqu'un, il s'en fiche, nous pas. " ; sur les caractères " matériels " de la mort : " Les animaux ne savent pas pourquoi l'autre il est mort. ", " Ils sont moins évolués que nous, ils ne savent pas comme nous que dans la mort, on ne voit plus, on ne peut plus rien faire.", " Nous on sait à peu près l'âge limite, eux pas. " ; sur son côté irréversible : " Ils ne savent pas que l'autre ne va plus revivre. ", " qu'on n'a qu'une vie... ", " qu'on ne peut pas faire revivre quelqu'un "... ; sur l'approche métaphysique de la chose : " Que notre âme elle part ", " que notre esprit ne disparaît pas ". Mais rien, ou presque sur la conscience ferme de l'inéluctable de la mort, sur le fait que nous humains, en avons conscience ; rien, sinon peut-être le sentiment de répulsion qu'elle suscite : " Nous, on sait que la mort est dégoûtante, les animaux, non ", " Nous on sait que ça fait mal, pas eux. "

Il nous faudra attendre un bon quart d'heure de discussion, d'avis émis, partagés ou contestés pour qu'enfin, Victor, toujours lui, dise ce que j'attendais, et qui laisse les autres perplexes : " Nous, on sait qu'on va mourir un jour, les animaux, non ". Victor le sait. Mais les autres ? La conscience est une chose très vague, très relative. Non, les enfants de dix ans ne " savent " pas qu'ils vont mourir un jour. Seuls ceux qui y sont confrontés de manière directe en ont une conscience réelle.

Mon amorce n'était donc pas la meilleure...

Mais c'est dit. Continuons. Alors qu'est ce que ça change de le " savoir " ? Et bien cela " nous rend plus attentifs ". Aux autres ? Non ! À nous : " On fait plus attention, par exemple pour pas traverser la route n'importe comment... ". On développe une intelligence du danger, " on prévoit le lieu où on va être enterré " (ou incinéré), et on peut décider de mourir " si on souffre trop "...

À ce moment-là, on repart sur l'idée du suicide et un enfant me demande de répéter ce que je leur ai dit quelques semaines auparavant sur les conditions de vie qui changent, le temps qui permet l'oubli, la souffrance qui s'atténue...

VICTOR, ENCORE

Victor alors reprend la parole et nous dit (" me " dit) qu'il s'excuse s'il n'a jamais rien trouvé à raconter de plus gai au " Quoi de neuf ", mais qu'il ne savait pas à qui dire toutes ces choses qu'il avait en tête et sur le coeur et qu'il avait besoin de le faire.

Je le rassure, mais je comprends alors qu'il n'a pas interprété mes paroles sur la possibilité qui lui était donnée ici de dire aussi des choses positives, comme j'aurais aimé qu'il le fasse. Sans doute toutes ces choses qu'il vit étaient-elles trop lourdes pour qu'il ne profite pas de ce moment pour s'en délester, pour le perdre, ce moment, dans l'insouciance et la banalité...

Peut-être d'ailleurs me suis-je trompée en le pensant engagé dans une logique de perpétuelle victime.

Cependant, lorsqu'en fin d'année j'ai lu son bulletin des années passées (chose que je ne fais jamais pour éviter tout préjugé), j'ai été estomaquée de constater qu'il avait vécu jusqu'alors une scolarité des plus médiocres, alors que nous le tenions, ma collègue et moi, et ce avec une conviction accrue au fil des mois qui passaient et au cours desquels nous constatons des progrès assez spectaculaires dans tous les domaines, pour un des enfants les plus pertinents de la classe !

La parole du " quoi de neuf ", celle du débat-philo, aurait-elle eu sur lui un réel effet cathartique ?

LA PAROLE ET LA PENSÉE

Sur la représentation enfantine de la mort, l'exercice et le débat n'auront sans doute rien appris que l'on ne sache déjà. Cette histoire n'est qu'un témoignage parmi tant d'autres qui confirme peut-être ce que l'on aura déjà repéré dans le discours des enfants sur le thème.

Mais il peut donner à réfléchir sur les pratiques de langue orale à l'école ou à voir se confirmer certaines convictions les concernant. Que de fois, en effet, il m'a été donné d'entendre la parole officielle, la parole institutionnelle, insister sur le peu d'intérêt que représentaient ces moments d'échanges du matin, ces moments qu'on nomme entretien, causerie ou " Quoi de neuf " selon la pédagogie pratiquée, ces moments pointés comme inutiles dès lors que l'accent n'était pas mis sur un travail formel autour du discours, enrichissement syntaxique, lexical ou autre, en bref, tout ce qui contribue à ce qu'il est convenu d'appeler " la maîtrise de la langue ". Laisser les enfants s'approprier la parole sans qu'il y ait chez l'enseignant ce type d'objectif est considéré souvent comme une perte de temps. On évoque alors la trop fréquente banalité, voire la pauvreté de leurs propos. Le débat lui-même, préconisé pourtant par les récentes instructions, ne trouve sens que si l'enseignant le nourrit de sa pensée ou de celle d'autres maîtres reconnus.

Mais n'est-ce pas oublier - ou ignorer parfois - que ce qui permet à l'enfant de s'approprier un savoir extérieur à lui ne peut se réaliser que si, auparavant, on l'a " autorisé ", au sens étymologique du

terme, en se libérant de ce qui l'entrave ? La parole libre, libérée de la scolastique, n'est-elle pas alors le préalable indispensable à la pensée qui se construit ?